

L'histoire et l'étude de la culture

In: Genèses, 1, 1990. pp. 5-23.

Citer ce document / Cite this document :

Schorske Carl E., Charlot Michel. L'histoire et l'étude de la culture. In: Genèses, 1, 1990. pp. 5-23.

doi : 10.3406/genes.1990.1011

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1990_num_1_1_1011

L'histoire est l'une des rares disciplines qui ait l'honneur de posséder sa muse. Les muses, bien sûr, sont féminines. Et s'il en est une qui, plus que les autres, ait connu le destin de la femme dans un monde dominé par l'homme, c'est bien Clio.

Récemment il s'est tenu à Scripps College un colloque dont le but et l'organisation mêmes m'ont fait saisir à quel point la vie menée par Clio a été dépendante. Le symposium avait pour titre : « L'histoire et... ». Les participants, appartenant à de nombreuses disciplines différentes, avaient à examiner leurs relations à l'histoire : histoire et philosophie, histoire et anthropologie... bref, toute une série de liaisons ou d'accouplements d'un genre qui suscite un intérêt nouveau sur la scène intellectuelle postmoderne. Or, bien qu'elle ait été au centre de la réflexion, ce n'est pas l'histoire qui posait les questions. C'était aux autres d'examiner les qualités de Clio comme partenaire actuelle ou future. Est-elle une compagne valable ? Est-elle déjà, serait-elle éventuellement capable d'améliorer la prestation de ses partenaires des autres disciplines dans le quadrille du monde savant ?

Comment convient-il que Clio se comporte dans ce ballet de dates et de rencontres ?

Pour le meilleur ou pour le pire, s'il y a une chose qui soit son fort, ce sont les dates. Dans les deux sens du mot en anglais : « date » compris comme repère et comme moment dans le temps ; et « date » désignant une rencontre amoureuse exploratoire qui peut déboucher sur une relation satisfaisante de durée indéterminée. La fixation de Clio sur les dates dans le premier sens est profonde et sérieuse. Le calendrier est pour elle une sorte de livre sacré, mais cela ne lui a guère permis de jouir d'une existence autonome ni d'une confiance pleine et entière. Toute autre discipline qu'elle, se définit soit par son sujet, le domaine ou les objets de son étude (c'est le cas de l'anthropologie, de la critique littéraire, de la biologie), soit par les principes qu'elle suit en utilisant des procédures mentales internes rigoureuses afin d'engendrer un monde cohérent de signification (philosophie, mathématiques). Ce n'est pas le cas de l'histoire. Elle n'a ni pré-carré ni principes qui lui appartiennent en propre. Les historiens peuvent tirer leur sujet de n'importe quel domaine de la vie humaine. A certaines

L'HISTOIRE ET L'ÉTUDE DE LA CULTURE*

Carl E. Schorske

* Cet article a pour origine un exposé présenté à un colloque organisé par Scripps College (Claremont, Californie) en mars 1989 sur le thème "History and...". Des chercheurs de diverses disciplines y ont exposé le rapport qu'ils ont aujourd'hui avec l'histoire, Carl E. Schorske représentant cette dernière dans la réunion. Une version légèrement différente de la communication est publiée dans *New Literary History*, vol. 21, Winter 1990, en même temps que quelques autres faites à ce colloque.

DOSSIER

Les voies de l'histoire

C. E. Schorske

L'histoire et l'étude de la culture

1. Archibald MacLeish, "Ars Poetica", *Poems*, 1924-1933, Boston-New York, 1933, p. 123-124.

époques nous avons connu des historiens universels, qui ont eu l'ambition de faire du monde entier leur chose à eux. En des périodes plus modestes, les historiens ont fait de la petite chose leur monde, par exemple en étudiant un fait limité tel qu'un incident diplomatique ou, de nos jours, une fête paysanne ou encore un texte. Mais toujours les historiens ont eu le souci de décrire leur objet d'étude sous l'angle du changement et selon l'ordonnance du temps. Qu'ils délimitent un sujet avec la simplicité de la ligne la plus pure ou la complexité de la texture la plus dense, toujours ils s'en tiennent à la conviction élémentaire que le début de la sagesse est de savoir si une chose se produit avant ou après une autre chose. Ainsi un historien, ou une historienne, ne traitera pas d'un poème ni d'un texte isolément comme le fait le spécialiste de la littérature, en explorant son irréductible spécificité, mais recherchera le sens en relativisant le poème par association avec d'autres objets dans une série temporelle. Il ou elle n'écouterà pas le cri furieux du poète Archibald MacLeish : « Un poème ne doit pas avoir un sens, il doit être¹ », cri qui trouve un écho plus tard dans la Nouvelle critique en littérature et ses successeurs, partisans de l'intratextuel dans tout le domaine artistique, après des années d'asservissement aux effets nivelants de l'historicisation sur les arts. Il y a quelque chose de limité et de peu sûr dans la fidélité de l'historien à son objet si on la compare à celle d'un spécialiste d'une discipline définie par son sujet. L'historien ne mène l'analyse des particularités de l'objet (qu'il s'agisse d'un poème, d'une institution ou d'une entité culturelle) que pour autant qu'il peut se l'approprier comme l'un des éléments entrant dans un procès plausible de changement.

Si nous passons du sujet, des domaines et objets de leur analyse, aux principes ou concepts dont se servent les historiens pour les structurer, nous constatons de nouveau un certain manque de conviction. Un chercheur en sciences politiques ou un philosophe s'efforcent de formuler des concepts et d'engager une série d'opérations mentales pour en montrer la validité. L'historien est singulièrement stérile dans la production de concepts. Il n'est pas exagéré de dire que les historiens sont des parasites conceptuels, empruntant leurs principes explicatifs à d'autres champs du

savoir. Et c'est là que le jeu des rencontres amoureuses commence. Les historiens ne démontrent pas la vérité des concepts qu'ils empruntent, ils se contentent de les utiliser pour leur propre objectif, et de rendre plausibles et convaincantes les *Gestalten* qui leur permettent de reconstituer une période passée. Ainsi les historiens se serviront du concept freudien de narcissisme pour expliquer le comportement d'un acteur historique mais ne se sentiront nullement obligés de prouver ce concept et encore moins de souscrire à l'ensemble du système psychanalytique qui l'a produit. Ils adoptent des principes et des concepts non pour en démontrer ou en illustrer la vérité mais pour donner de l'autorité, de la puissance explicative et du sens aux convergences qu'ils tressent en un processus ou une configuration temporels.

Ne se limitant pas à un domaine particulier de l'expérience humaine, les historiens abordent tous les terrains, à la recherche de matériaux qu'ils organiseront en une configuration temporelle avec le concours de concepts qu'ils empruntent à d'autres champs du savoir, qui eux produisent des principes. Ils reconstituent le passé en rendant relatifs les faits et les concepts. Les premiers sont choisis et interprétés grâce aux seconds, qui ne sont utilisés que pour donner une cohérence à l'expérience. L'historien ne rend donc entièrement justice ni aux uns ni aux autres. Il les noue et les lie en une toile unifiée qui en rend compte sous le signe de la temporalité². Dans la tapisserie que tisse l'historien, les dynamiques diachroniques sont la chaîne, les relations synchroniques sont la trame.

2. Pour un exposé plus complet de ce point de vue, cf. Leonard Krieger, "The Horizons of History", *American Historical Review*, vol. 63, 1957-1958, p. 62-74.

Bref, Clio fait partie des manieuses de quenouille. Elle obtient son fil partiellement à partir de matériaux qu'elle a sélectionnés et cardés mais non produits, partiellement à partir de concepts qu'elle a acceptés mais non créés. Sa spécialité est de les assembler en une configuration signifiante sur le métier du temps, métier qui certes est tout son bien, mais qu'elle est par ailleurs seule à posséder. Cet art du tressage a fait le prestige de Clio, ce qui lui a valu parfois d'être courtisée, parfois d'être asservie. Pour sa part, elle recherche nécessairement à s'engager dans des rapports avec les autres branches de la culture, car sans elles elle perdrait le pouvoir de réaliser sa propre identité.

DOSSIER

Les voies de l'histoire

C. E. Schorske
L'histoire et l'étude de la culture

Son problème, surtout de nos jours, c'est de choisir ses relations librement et de les rendre signifiantes et fructueuses.

*

Une fois définie l'essence de l'histoire, comme mode de connaissance et comme construction de l'expérience, dans les termes où je viens de le faire, nous pouvons poser la question de savoir quelle a été l'orientation de l'histoire envers l'étude de la culture. Je ne puis éviter de traiter le problème historiquement, car c'est la seule manière pour la conscience critique moderne de le saisir.

Aussi vais-je essayer, en bon historien, d'aborder les types de relations intellectuelles qui caractérisent aujourd'hui l'histoire dans le domaine de l'étude de la culture en recourant à cette forme particulière de distanciation que le passé nous offre.

N'allez pas vous effrayer si je pars d'Hérodote. Il n'est pas éloigné du problème de l'histoire et des études de la culture aujourd'hui. Arnaldo Momigliano a eu raison de signaler le « fait étrange qu'Hérodote n'est vraiment devenu le père de l'histoire qu'à l'époque moderne³ ». Cela tient au fait qu'Hérodote a fait jouer à la culture (dans le sens large anthropologique du terme) un rôle décisif dans ses *Histoires*. Alors que l'aspect narratif de son œuvre concernait les Guerres Médiques, il a traité le conflit entre Grecs et Barbares comme un affrontement de systèmes culturels. Les éléments qui constituent les catégories d'interprétation d'Hérodote sont, *mutatis mutandis*, ce que peut rêver de mieux un chercheur en matière d'interdisciplinarité. Il associe une métaphysique présocratique à une perspective comparative d'ethnologue fondée sur des études de terrain et y ajoute une théologie grecque conservatrice de la justice distributive. Il maintient ces perspectives en une sorte de suspension concentrique dans son esprit et non dans une tension plurielle comme le ferait un moderne. C'est une qualité particulière de sa conception faiblement unifiée de l'histoire que de montrer à quel point systèmes politiques et systèmes culturels se conditionnent mutuellement.

3. Arnaldo Momigliano, "The place of Herodotus in the History of Historiography", *Studies in Historiography*, London, Weidenfeld and Nicolson, 1969, p. 141.

Pratiquement du vivant d'Hérodote sa conception multidimensionnelle de l'histoire fut détrônée par une conception politique plus pointue mais plus étroite, celle de Thucydide. Lui aussi entretenait ce que nous considérerions comme des relations externes pluridisciplinaires, des liens avec la philosophie des Sophistes, la médecine hippocratique et la structure de l'œuvre littéraire chez Sophocle. Mais malgré cette largeur de vue, il réduit l'analyse Hérodotéenne de la culture à une dynamique des forces dans le cadre de la *polis*. Avec Thucydide la politique devient la préoccupation centrale de l'historien et son champ est délimité de façon ethnocentrique. L'ampleur de l'œuvre d'Hérodote devait par la suite lui être reprochée. Certes les Alexandrins l'apprécièrent comme fabuliste et comme artiste, et ce n'était pas un mince éloge dans une culture qui faisait de l'histoire une branche de la littérature. Ils l'honorèrent en attachant le nom d'une muse à chacun des neuf livres de ses *Histoires*. Mais l'« universalisme » gréco-romain produisit une sorte d'ethnocentrisme des élites cultivées qui condamna pour plus de deux mille ans à l'incompréhension la conception si diversifiée de l'histoire culturelle qu'avait mise en œuvre Hérodote.

L'histoire de l'accueil d'Hérodote permet d'aborder, peut-être mieux qu'aucun autre document de notre discipline, les changements d'alliances intellectuelles et de modes épistémologiques de Clio. Je ne l'étudierai pas plus avant ici, et proposerai seulement, avec la figure ci-jointe, deux points de repère dans cette évolution : l'un datant de 1716, l'autre de 1980. Cette gravure montre comment Hérodote – et avec lui l'histoire culturelle – était interprété au début du XVIII^e siècle, quand il commença à retrouver un certain prestige. C'est le frontispice allégorique d'une édition hollandaise des *Histoires*, et il représente Hérodote couronné par les muses. Étant hollandaises, ces muses ont composé une carte sur le grand parchemin qu'elles déroulent pour symboliser ce qui mérite d'être célébré de l'œuvre d'Hérodote. S'y trouvent dépeints les hauts faits des armées barbares et des défenseurs grecs, les batailles politiques et militaires qui, dans l'optique d'alors, sont l'objet central d'Hérodote, et son titre à recevoir, la couronne de laurier de Clio. Dans les parties ombrées de la gravure on trouve les symboles épars des cultures

DOSSIER

Les voies de l'histoire

C. E. Schorske

L'histoire et l'étude de la culture

Illustration non autorisée à la diffusion

*Herodotou
Halikarnesseos
Historian logoi
[9]
epigraphomenoi
mousai.*

Éditeur Jacob
Gregorovius,
Leyde, 1715.

Brown
University
Library.

non grecques décrites par Hérodote l'ethnologue : les pyramides égyptiennes et l'image d'un scribe ; le trépied (est-ce le trépied d'or donné à Delphes par Crésus, roi de Lydie ?) ; une tête de cheval bridée à la manière des Scythes ; un symbole solaire et un lion ailé perses ; à l'arrière-plan, la ville de Babylone et sa tour. Ces témoignages culturels sont présentés de manière désordonnée, ils rappellent qu'Hérodote fut un voyageur et un mythographe dont les récits pouvaient amuser mais non instruire comme le font les récits politiques. En 1716 le lien entre le contenu anthropologique et le récit des grands événements s'était depuis longtemps perdu pour le lecteur. Il l'était même pour Clio, telle qu'elle est représentée sur la gravure. Elle détourne son regard des symboles de la culture et désigne avec insistance le grand parchemin qui justifie le couronnement d'Hérodote, maître de l'« histoire événementielle ».

Si la confrérie des historiens devait aujourd'hui préparer un semblable hommage comment se présenterait la gravure ? Il y aurait échange des thèmes entre les deux parties de l'image. Clio montrerait avec approbation le parchemin du doigt mais la carte aurait disparu et la page blanche porterait pour titre « écriture ». On y représenterait les symboles des cultures d'Asie qui se trouvaient en bas. Il pourrait y avoir tout un débat entre les muses pour savoir si l'on doit donner une présentation systémique des symboles à la manière des anthropologues ou les livrer comme un bricolage, un choix fortuit, ces éléments étant saisis pour un instant dans un dispositif kaléidoscopique à la manière de Théodore Zeldin ou d'Eugen Weber⁴. Hérodote obtiendrait ses lauriers d'historien pour services rendus dans l'élaboration d'une représentation synchronique des cultures passées avec toute la panoplie des rites funéraires, des systèmes de parenté et des coutumes éducatives. En revanche, reléguées aux parties plus obscures à gauche et en bas de la gravure, on trouverait les images des grandes armées perses et grecques, en rappel de l'intérêt porté par Hérodote à la politique, à la guerre et aux cataclysmes, autant de sujets qui ont largement perdu leur importance centrale pour les historiens.

A vrai dire, j'ai trouvé cette gravure de 1716 dans un livre publié en 1980 où elle servait à nouveau de

4. Theodore Zeldin, *France 1848-1945*, 2 vol., Oxford, Oxford University Press, 1977 [*Histoire des passions françaises*, 3 vol., Paris, Seuil, « Points Histoire », 1980-1981] ; Eugen Weber, *France fin de siècle*, Harvard, Harvard University Press, 1986.

DOSSIER

Les voies de l'histoire

C. E. Schorske

L'histoire et l'étude de la culture

5. François Hartog, *le Miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des Histoires », 1980.

frontispice⁵. L'auteur, François Hartog, l'a placée là comme emblème de la conception de l'histoire qu'il entend dépasser. Hartog a choisi un titre pour son excellent livre qui le place nettement à l'avant-garde des études actuelles de la culture : *le Miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre*. Le livre porte surtout sur l'une des cultures qui fascinait particulièrement Hérodote, celle des Scythes. Hartog montre comment Hérodote a construit une image des Scythes qui servira en quelque sorte de miroir magique pour définir l'identité hellénique, image qui renforce les valeurs culturelles grecques qu'Hérodote partage. Quant à l'Autre, il est absorbé dans la vision que les Grecs s'en font ; et la vision grecque est absorbée à son tour dans la construction mentale et linguistique qu'est le texte d'Hérodote. Ce travail montre ainsi les fruits caractéristiques des nouvelles associations de Clio avec la critique littéraire, la linguistique et l'anthropologie : une analyse textuelle subtile et convaincante et un examen approfondi de l'organisation mentale d'une perception sociale. Mais certaines des questions brûlantes qu'Hérodote soulevait ont disparu. Comment les Grecs et les Barbares en sont-ils venus à se faire la guerre ? Ou, pour reprendre les termes d'Hérodote, « quelles furent les causes de leur querelle ? ». Quels sont les effets de la guerre sur les cultures respectives des belligérants ? Ces questions de transformation temporelle conjointe des structures de pouvoir et des valeurs culturelles s'effacent au profit d'éléments plus statiques de la culture : « l'image de l'autre », son rôle dans la définition de l'identité et dans la « construction du texte ».

*

Qu'est ce qui sépare le frontispice du XVIII^e siècle de celui que l'on dessinerait aujourd'hui ? Je ne prétends pas que chez Clio le transfert des affections de la politique à la culture soit total. Pourtant, on assiste incontestablement à un grand renversement des préoccupations. Je vais une fois de plus avoir recours à l'histoire elle-même pour faire le point sur la manière dont l'histoire actuelle aborde la culture. La question centrale ici est l'ascension puis la chute de Clio comme reine des disciplines.

Le XVIII^e siècle est la période décisive pour la ré-invention de l'histoire culturelle en Europe. Depuis le Moyen Age l'histoire était la servante de l'Église et de l'État. Du point de vue du pouvoir respectif des disciplines dans la structure de la culture universitaire, cela aboutissait à ce que les historiens fassent partie soit des facultés de théologie soit des facultés de droit. Ils pourvoyaient ces deux disciplines en cas exemplaires et en leçons pratiques. Josef Engel a bien établi la position subalterne des historiens dans la hiérarchie universitaire⁶. Par exemple, il n'y a pas eu de chaires spécialisées d'histoire dans les universités allemandes avant la fin du XVIII^e siècle. Du point de vue institutionnel, Clio demeurait une servante et ses buts intellectuels aussi bien que ses instruments de production du sens reflétaient sa subordination de fait aux facultés qui formaient à des professions.

6. Cf. son excellente analyse de l'historiographie du point de vue de la fonction des historiens dans l'enseignement : Josef Engel, »Die deutschen Universitäten und die Geschichtswissenschaft«, *Hundert Jahre Historische Zeitschrift, 1859-1950*, München, 1959, p. 223-278.

Au XVIII^e siècle la théologie cessa d'être la discipline-reine dans le monde du savoir européen et la philosophie prit peu à peu sa place dans une culture qui se laïcisait. Lorsque la philosophie entreprit de définir, de manière très générale, les buts de la société comme relevant de la réalisation de la Raison, l'histoire se trouva un nouveau partenaire et une nouvelle vocation. La politique eut sa part dans cette association de l'histoire et de la philosophie, tout le monde ou presque en convient. L'idée attirante du progrès sur terre se substituant à la téléologie supratemporelle de la religion fut enfantée par la philosophie et l'histoire. Voltaire, et même le sceptique Gibbon, se considéraient comme des historiens philosophes, ordonnant et jugeant l'histoire non seulement selon les critères de la Raison mais à la lumière de ses progrès effectifs. On concevait l'histoire de l'Esprit et l'histoire de la société comme inextricablement liées, union où se jouait le destin de l'homme. Les Encyclopédistes esquissèrent les contours d'une histoire intellectuelle centrée sur l'histoire des sciences. L'histoire en tant qu'étude de la culture – nettement orientée vers une philosophie politique de l'état de droit – était née. Kant, abaissant un moment sa garde, tant était grande sa confiance dans la Raison, devait prédire correctement que les historiens du siècle suivant – le XIX^e – se consacraient à l'histoire constitutionnelle et à l'histoire internationale, les deux sphères où l'humanité élargirait sa liberté

DOSSIER

Les voies de l'histoire

C. E. Schorske

L'histoire et l'étude de la culture

en soumettant le domaine de l'action pratique au pouvoir sans cesse accru de la loi rationnelle.

Parallèlement à ce mouvement d'une conception rationaliste de l'histoire, mettant l'accent sur la diffusion des Lumières par une élite intellectuelle, il naquit en Allemagne une autre forme d'histoire culturelle, centrée sur le peuple. Herder et ses disciples romantiques, se méfiant des abus de la Raison quand elle est dans les mains de l'État absolu, découvrirent les cultures populaires et cherchèrent à définir grâce à elles l'identité des peuples, par en bas. Ainsi les grandes lignes d'une histoire culturelle ayant le souci de légitimer les gens ordinaires apparurent parallèlement à l'émergence d'une étude de la culture des élites ayant un rôle de consécration des réformes bourgeoises ou bureaucratiques.

Je ne cherche pas à prétendre qu'au XIX^e siècle il y avait acceptation générale des ambitions démesurées des philosophes français et des idéalistes allemands d'actualiser dans l'histoire toutes les capacités de la Raison à maîtriser le monde de l'homme et de la nature. Mais je défendrai l'idée qu'à l'intérieur de l'Université comme au dehors, même ceux qui repoussaient ces ambitions n'en devaient pas moins accepter que l'histoire soit le terrain sur lequel il convenait de débattre de la destinée de l'homme. L'histoire comme mode de pensée intervint bientôt pratiquement dans toutes les branches de la culture savante européenne alors même que les craintes et les espoirs exagérés qui s'y étaient attachés pendant la Révolution française reculaient et que, d'autre part, les équivalents mythiques dont elle n'avait jamais été très éloignée se diffusaient largement dans le peuple par le canal de la politique. Quant à l'Université, des chaires d'histoire s'établirent dans toute l'Europe et les champs du savoir, anciens ou nouveaux, dans le domaine des humanités, organisèrent leur enseignement sur des principes historiques. Clio, dont toute la carrière avait connu l'état de dépendance par rapport à d'autres branches du savoir, semblait avoir enfin gagné son autonomie, que dis-je ? la suprématie. Elle devint la reine des sciences humaines. De même que la philosophie l'avait jadis emporté sur la théologie comme guide suprême de la vie et du savoir, l'histoire maintenant remplaçait la philosophie.

Pendant le court règne de Clio au XIX^e siècle, l'histoire politique conserva une nette priorité dans le champ de l'histoire elle-même, ainsi que Kant l'avait prophétisé. Allait de pair avec elle de manière constante une conception téléologique, généralement de type libéral. Bien que l'histoire politique élargît sa matière des gouvernants aux gouvernés, des États aux nations, les formes non-politiques d'histoire eurent du mal à s'affirmer, de même que d'autres formes d'analyse sociale telles que la sociologie qui ont surgi pour contester le mode narratif d'interprétation qui est celui de l'histoire. C'est dans ce contexte qu'une histoire culturelle, plus proche de l'esprit d'Hérodote, et avec des finalités et des traits très différents de ceux de Herder, commença de sortir de l'ombre. Les principaux défricheurs de ce domaine – Burckhardt et Fustel de Coulanges, et aussi dans une certaine mesure Tocqueville – étaient des conservateurs qui rejetaient le système socio-politique libéral du XIX^e siècle, sa croyance dans le progrès et le type d'histoire politique qui en exprimait l'idéal. Contre l'orientation téléologique dominante en histoire, avec son accent sur la diachronie, ils avancèrent un contre-projet : une histoire organisée en tableaux synchroniques, dans lesquels les facteurs les plus divers et parfois conflictuels de la vie des cultures – institutions, production intellectuelle et artistique, mœurs, relations sociales – pouvaient être présentés comme en une coupe, un panorama horizontal. Burckhardt en particulier révéla pour la première fois la capacité qu'a l'histoire de faire se confronter de manière cohérente les matériaux les plus hétérogènes de la culture. Le temps assurément n'avait pas cessé d'exister dans la construction de ces maîtres, mais il avait, pour ainsi dire, ralenti son allure. Ce n'était plus la transformation mais la cohérence culturelle qui se trouvait désormais au cœur de la recherche. Il y eut un glissement du dynamique au statique, du diachronique au synchronique, de Prométhée à Epiméthée. Il n'est pas inintéressant d'observer, si l'on veut saisir la situation contemporaine de l'histoire américaine, que ces auteurs et leurs conceptions systémiques n'excitèrent la curiosité et ne reçurent un statut canonique parmi les intellectuels américains qu'après la Seconde Guerre mondiale, lorsque l'identification de l'histoire au pro-

DOSSIER

Les voies de l'histoire

C. E. Schorske

L'histoire et l'étude de la culture

grès se mit à reculer sur ce continent comme cela s'était fait précédemment en Europe.

En Amérique, la forme préférée du rapport de l'histoire avec la culture fut, jusqu'aux années 1950, l'histoire intellectuelle. Le sujet n'était pas, dans ce cas, la culture entendue dans le sens large, anthropologique ni même dans le sens herderien, populaire, mais, plus étroitement, une histoire des idées au sein de la classe cultivée. Le terme lui-même d'« histoire intellectuelle » porte la marque « *made in USA* ». Nous sommes quelques uns à nous souvenir de ces cours d'université intitulés « Histoire intellectuelle et sociale de... ». Aujourd'hui cette réunion serait à peu près impensable. Ces cours traduisaient dans l'enseignement les idées de la Nouvelle Histoire du début du XX^e siècle lorsqu'une génération d'intellectuels réformistes comprenant le philosophe John Dewey, le politiste Charles Beard, et l'historien James Harvey Robinson, s'efforcèrent de faire revivre la tradition des Lumières en l'adaptant à un monde industriel moderne⁷. Bien qu'ils n'eussent pas rejeté l'histoire politique, les Nouveaux Historiens luttèrent contre une conception réductrice se focalisant sur les institutions et cherchaient à élargir le champ de l'histoire pour y inclure les mouvements sociaux populaires et les conditions sociales d'une part, et les idées qui facilitaient ou freinaient le projet démocratique des intellectuels réformistes pour une plus large participation au pouvoir politique et plus de justice sociale. Une bonne partie de l'historiographie féministe ou de celle des minorités d'aujourd'hui prolonge cette veine.

A la manière des Lumières dont ces Américains rajeunissaient la tradition, on concevait que progrès des idées et progrès de la société s'influençaient mutuellement. La « culture » qu'une telle approche de l'histoire trouvait digne d'intérêt était presque toujours religieuse, mieux encore anti-religieuse ou politique. Cette histoire des idées était construite d'une manière limitée mais dynamique, diachronique, à l'opposé de l'histoire culturelle du conservatisme européen à la Burckhardt, caractérisée par son approche englobante plutôt statique, synchronique.

La Nouvelle Histoire des débuts du siècle, à la fois sociale *et* intellectuelle, se considérait, non sans res-

7. De Columbia University, où ils ont enseigné depuis plus de vingt ans, Dewey, Beard, et Robinson ont été les promoteurs d'un enseignement social progressiste dans le monde universitaire et hors de celui-ci. En 1919, ils furent parmi les fondateurs de la New School of Social Research, un des premiers centres de recherches et d'enseignement d'avant-garde. Tous trois consacrèrent beaucoup d'énergie à l'éducation publique, Dewey avec sa philosophie de la pédagogie (cf. *Democracy and Education*, 1916), Robinson et Beard avec des travaux historiques et des manuels dont l'influence fut considérable. Cf. Robinson, Beard, *The Development of Modern Europe, 1907-1908* ; Robinson, *The mind in the Making*, 1921 ; Charles et Mary Beard, *The Rise of American Civilization*, 1927.

semblance avec sa cousine européenne l'histoire marxiste, sinon comme la reine des disciplines du moins comme tout à fait autonome et apte aux synthèses grandioses. Elle cultivait les sciences sociales en son sein. Elle encourageait et utilisait les humanités, en particulier la pensée politique et la philosophie, mais seulement dans la mesure où ce type de culture pouvait se rattacher à un projet sociopolitique. Les arts n'étaient pas considérés comme facteurs de l'histoire mais comme illustration des phénomènes politiques et sociaux.



L'expérience historique du présent a sapé cette conception souveraine de la nature et de la fonction de Clio. Bien plus, l'expérience historique a modifié le rang de Clio dans le système de croyance de la société moderne. Les deux Guerres mondiales ont porté de nombreux coups à la confiance que la culture occidentale, et plus particulièrement la culture américaine avaient placée dans l'histoire comme théâtre du progrès et de l'accomplissement collectif rationnel. La disparition de la foi en ce progrès, surtout pour l'élite blanche libérale, a aussi affaibli le statut de l'histoire comme mode de compréhension. Le processus complexe par lequel on se dégage de la tradition en art et dans la culture savante remonte, bien sûr, au XIX^e siècle mais fut accéléré par la crise de la notion de progrès en politique.

Il fallut attendre les années 1950 pour que la rupture avec l'histoire acquière les proportions d'un changement généralisé, proprement paradigmatique, de la culture universitaire. L'une après l'autre, les disciplines des sciences humaines coupèrent leurs liens avec l'histoire, renforcèrent leur autonomie par la théorisation et l'analyse critique spécifique à leur domaine, et produisirent chacune du sens sans avoir recours à cette perspective historique envahissante qui, au XIX^e siècle, avait conditionné l'interprétation que se donnaient d'elles-mêmes presque toutes les branches du savoir. Alors que les sciences sociales se tournaient vers le behaviorisme et les modèles des sciences du monde physique, les disciplines littéraires

DOSSIER

Les votes de l'histoire

C. E. Schorske

L'histoire et l'étude de la culture

8. Rosalind E. Kraus, "The story of the Eye", *New Literary History*, vol. 21, Winter 1990, p. 284.

développaient une critique formaliste autoréférentielle. Rosalind Kraus a bien exprimé cette tendance :

[...] l'ambition d'une culture moderniste est que chacune de ses disciplines soit rationalisée en ayant pour assise son champ d'expérience unique et distinct, ceci étant rendu possible par l'usage de méthodes propres à cette discipline pour à la fois la spécifier et l'ancrer encore plus fortement à sa zone de compétence⁸.

Cette ambition eut pour conséquence que les sciences humaines dans leur ensemble connurent non seulement une spécialisation mais une polarisation interne. Alors que les spécialistes des sciences sociales étaient attirés par l'abstraction scientifique (économie mathématisée, quantification et behaviorisme en sociologie et politique...), les spécialistes des lettres décontextualisaient leur recherche et traitaient leur objet de manière purement interne. Les sciences sociales se voulaient dures, plus éloignées des lettres, tandis que les lettres se voulaient plus abstraites et moins sociales. L'histoire, avec son traditionnel mélange de social et de lettres, devint un intermédiaire à rejeter au fur et à mesure que les sciences humaines se polarisaient.

Dans quelle situation ce changement paradigmatique, cette déhistorisation de la culture universitaire ont-ils laissé Clio ? Et quelles ont été les conséquences pour l'histoire elle-même et son rôle dans l'étude de la culture ?

Je peux tenter une réponse aux deux questions très simplement en évoquant une fois de plus ce cours du début du XX^e siècle intitulé « Histoire sociale et intellectuelle de... ». Ce que l'ancienne Nouvelle Histoire a rassemblé sous ce chapeau, la nouvelle Nouvelle Histoire l'a séparé dans les années 1960 et 1970. Car à l'intérieur de l'histoire comme discipline, la polarisation des sciences humaines s'est répétée. « Histoire sociale et intellectuelle » a signifié non la complémentarité mais l'antithèse. Clio, reine détrônée, non seulement n'était plus courtisée mais se retrouvait sur un lit de Procuste dans sa propre demeure. Elle était écartelée entre les historiens qui cherchaient leur salut auprès des sciences sociales déhistorisées et des historiens qui se tournaient vers les lettres déhistorisées.

Clio a plongé alors dans une sérieuse crise d'identité qui dure depuis vingt ans. Je pense qu'elle en émerge maintenant avec une idée plus humble et plus claire

de ses pouvoirs et un sens plus net de la nécessité de choisir en toute liberté ses relations.

On peut aisément suivre cette crise d'identité de l'histoire dans *History and Theory*, revue fondée en 1961 dans le but d'amener à une prise de conscience, d'introduire l'histoire dans l'époque moderne – époque de réflexion sur soi et de raffinement méthodologique. Mais les efforts de ce périodique – et c'est à mon avis la caractéristique essentielle de la nature de l'histoire en tant que discipline non théorique qui est apparue seulement dans le contexte d'une déhistoricisation générale – étaient pour une large part consacrés à la discussion d'autres disciplines et à l'éclairage, l'aide et la critique qu'elles pouvaient offrir. Dans les quatre premières années, environ un tiers des articles furent consacrés à l'élaboration d'une méthode scientifique pour les historiens. En 1966, la quantification est devenue un thème important, avec treize articles publiés entre 1964 et 1983, et un dossier spécial en 1969. L'approche anthropologique de l'histoire, l'anthropologie étant de toutes les sciences sociales celle qui est la plus directement concernée par le monde mental de la culture mais traditionnellement la moins concernée par les transformations dans le temps, a été l'objet de onze articles pendant à peu près la même période.

A l'autre extrémité du champ disciplinaire se trouvait le domaine de la culture savante – la culture dans le sens le plus étroit – dont l'histoire intellectuelle tirait sa substance. Les nouvelles méthodes de critique littéraire textuelles, structurales et linguistiques commencent à être examinées en vue d'être appliquées à l'histoire. Hayden White a peut-être accompli l'acte le plus hardi d'autocritique historique quand il a tiré l'historiographie hors du temps et d'un contexte historique spécifique pour l'analyser en tant que genre littéraire⁹. La Métahistoire de White a suscité depuis sa publication en 1975 pas moins de quatorze articles dans *History and Theory*, sans compter un dossier spécial. Mieux encore, ce livre a ouvert la voie à d'autres tentatives de redéfinition de l'histoire intellectuelle en tant que domaine métahistorique en utilisant l'arsenal de l'analyse textuelle. Jusqu'à présent cette école s'est attachée essentiellement à une réflexion critique sur l'histoire et a rarement essayé

9. Hayden V. White, *Metahistory: The Historical Imagination in Nineteenth-century Europe*, Baltimore, John Hopkins University Press, 1973.

DOSSIER

Les voies de l'histoire

C. E. Schorske

L'histoire et l'étude de la culture

d'en écrire. Entre ces deux pôles d'analyse, l'un scientifique et social, l'autre littéraire et abstrait, on peut aussi trouver dans *History and Theory* les efforts de l'école de philosophie analytique anglo-saxonne pour clarifier l'explication en histoire, et des discussions d'herméneutique (six articles). Depuis 1983 le thème nouveau des représentations a inspiré huit articles. Parallèlement, les démarches marxistes et psychanalytiques continuent d'être mises en œuvre et le récit est récupéré en tant que forme fondamentale de la pensée historique.

La caractéristique frappante des articles de *History and Theory*, c'est l'égale répartition des diverses positions représentées au cours des deux décennies. Mon expérience personnelle m'amenait à penser qu'il y aurait une prédominance forte, voire militante de l'histoire sociale et des sciences sociales liées à celles-ci pendant les années 1960, suivie d'une forte prédominance du discours sur le discours inspiré par la critique littéraire des années 1980. Il n'en est rien.

Au plan des tendances à court terme, on pouvait et on peut encore voir des historiens proclamer l'aube d'une Nouvelle Histoire basée sur l'une des nouvelles associations interdisciplinaires, et regroupant des disciples qui exploitent assidûment le nouveau filon. Mais l'ambition militante de tout groupement de l'emporter sur d'autres conceptions disparaît vite.

Le bilan d'*History and Theory* énonce une vérité plus forte : à savoir que l'histoire ne peut trouver une identité précise si elle privilégie comme partenaire une discipline donnée extérieure à elle. Je pense que l'histoire a incorporé en elle l'autonomisation des disciplines. Elle fait donc proliférer une multitude de sous-cultures aux dépens de sa fonction synoptique. Sa tradition universaliste étant morte, elle est incapable de produire un cadre macrocosmique ou de grandes périodisations. Au lieu de cela, elle fait face à une matière beaucoup plus vaste avec un arsenal beaucoup plus étendu de méthodes et de concepts. Nos macrocosmes ont explosé et dans l'espace intergalactique de notre culture fragmentée nous fabriquons des microcosmes. En conséquence, le besoin de différentes disciplines extra-historiques, de nouvelles alliances s'est accru exponentiellement. L'histoire culturelle, qu'elle soit populaire ou bien savante,

est en train d'être transformée par les nouveaux modes d'analyse que les autres disciplines ont engendrés dans leur période post-historique.

La politique, à l'intérieur et à l'extérieur de la recherche universitaire, intensifie cette fragmentation dans la mesure où elle élargit la variété des sujets historiques. Les groupes subalternes qui luttent pour le pouvoir dans nos sociétés – les classes défavorisées, les minorités, les femmes – inspirent la production d'une histoire épique à l'ancienne pour affirmer leur identité. En même temps cette contestation anime une nouvelle histoire culturelle et sociale à l'intérieur de l'université. Les grands ouvrages de Herbert Gutman sont exemplaires de cette double impulsion¹⁰.

Les historiens de la culture savante, de leur côté, ont été très influencés dans leur pratique par le tour déhistorisé pris par le champ des humanités. Ils y ont à la fois gagné une plus grande rigueur et une plus grande liberté pour un travail plus original, intégrant en de nouvelles unités historiques les différentes branches de la vie culturelle et sociale. L'histoire de la science a donné l'exemple qu'une bonne partie de l'histoire intellectuelle contemporaine suit pour effectuer son travail. Cette spécialité se prêtait peut-être le mieux à un traitement strictement interne dans une perspective de progrès partagée par les savants et par le public. Les historiens qui cherchèrent à ancrer la découverte scientifique dans une matrice sociale furent critiqués par la communauté scientifique, d'une part pour leur insuffisante qualification scientifique, ce qui était justifié, mais aussi pour s'en être pris au mythe de l'autonomie de la science et de ses découvertes qui reste dominant dans la corporation scientifique. Incontestablement, la première condition pour faire progresser l'histoire de la science c'est une bonne maîtrise de la science elle-même. Cela requiert que l'historien reçoive une formation systématique dans la discipline de la part de spécialistes. Possédant la maîtrise de la science elle-même, l'historien empruntera en outre à l'histoire, à la philosophie et à la sociologie la connaissance du contexte et les principes socio-analytiques, qui permettent de construire un rapport convaincant entre la pensée scientifique et d'autres aspects de l'espace culturel dans lequel elle se forme. L'histoire de la science a souffert, et souffre

10. Herbert L. Gutman, *Work, Culture and Society in Industrializing America*, New York, Alfred Knopf, 1976 ; *The Black Family in Slavery and Freedom, 1750-1925*, New York, Pantheon, 1976.

DOSSIER

Les voies de l'histoire

C. E. Schorske

L'histoire et l'étude de la culture

encore, de la division entre tenants d'explications internes et contextualistes. Mais la présence des deux tendances dans la même entreprise élève le niveau de réussite dans les deux secteurs. Et lorsque les critères de l'un et de l'autre sont mis en œuvre le résultat est excellent.

Ce n'est que récemment que les historiens de la culture ont abordé dans le même esprit la littérature, les arts, la pensée sociale, la psychologie, la philosophie et d'autres domaines. Auparavant, bien assurés que leur traitement du social et du politique était l'essentiel, ces historiens se contentaient de retenir les aspects idéologiques de la pensée artistique ou philosophique dont ils faisaient état. L'arrivée du formalisme entraîna des exigences de rigueur qui devaient mettre fin à cette approche impressionniste. L'enseignement universitaire commence lui aussi à refléter ce changement. Les gens de ma génération ont appris les méthodes des autres disciplines auprès de leurs collègues, tardivement et de manière peu rigoureuse. Aujourd'hui les étudiants d'histoire participent aux séminaires sur l'art, l'architecture ou la philosophie – ils peuvent même se donner une formation psychiatrique – afin d'acquérir les techniques analytiques des disciplines qu'ils veulent étudier en historiens. Réciproquement, dans nos séminaires d'histoire se présentent des étudiants d'autres disciplines qui recherchent, de leur côté, une façon plus professionnelle de projeter la lumière de l'histoire sur leur sujet. Comme nous le savons, une génération ainsi équipée commence à produire des travaux où se combinent analyse rigoureuse et texture serrée, avec un contenu social aussi bien qu'intellectuel incorporé à la structure historique. Il devient difficile de décider si les auteurs de tels travaux doivent faire partie d'un département d'histoire ou, par exemple, d'histoire de l'art. Qui s'en plaindrait ?

*

Pour la première fois de sa longue histoire, Clio peut aujourd'hui participer à égalité au grand jeu des rencontres. Elle a perdu la belle illusion d'être la discipline reine, d'exercer sa souveraineté sur tout le

domaine de la recherche. Elle n'est plus désormais la servante de la théologie ou du droit, ni l'épouse de la philosophie ou de la politique. Ni dominatrice ni subalterne, la voici libre du choix de ses partenaires.

Nous assistons au jaillissement de créations nouvelles à la frontière des systèmes et des conventions, comme c'est aussi le cas en musique. Mais ne nous laissons pas emporter par l'euphorie de cette liberté foisonnante. Il y a aussi un prix à payer. En se reliant à d'autres systèmes de pensée et en investissant toute sa créativité dans des sujets d'étude de taille microscopique, l'histoire risque d'oublier l'un de ses devoirs fondamentaux : ne pas se contenter de dresser le tableau des continuités et des états stables du passé mais également rendre compte du changement. Voltaire, en vaillant champion d'une nouvelle histoire culturelle à son époque, définissait l'histoire comme la philosophie enseignant par l'exemple. Mais si l'histoire cherche à enseigner une autre discipline par l'exemple elle compromet sa nature propre. L'anthropologie, qui est la discipline qui a le plus enrichi, ces dernières années, l'histoire culturelle, reste orientée vers la synchronie. Au sein de l'histoire la reconstruction multidimensionnelle des cultures passées se confond avec ce que j'appellerais volontiers le refus des situations de crise. L'exemple de Foucault et l'orientation linguistique qui l'a accompagné, conduisent aussi à ordonner la vie historique en s'attachant plus aux relations entre éléments synchroniques qu'aux processus. Parmi les historiens qui étudient l'Europe, et particulièrement la France, on assiste depuis la Seconde Guerre mondiale, à un déplacement des meilleurs talents vers la période prérévolutionnaire, loin des crises endémiques de la période industrielle et impérialiste. Le modèle d'Hérodote, avec sa dynamique interactive de la culture et du pouvoir, peut encore servir d'antidote contre l'assoupissement synchronique.